

FEDER ET KANT EN 1787
LE § 27 DE LA DÉDUCTION TRANSCENDANTALE

Claude Piché, Université de Montréal

Ceci est une version de travail. Elle peut différer de la version finale et ne devrait donc pas être utilisée aux fins de citation. La version finale publiée se trouve dans : *Années 1781-1801. Kant : Critique de la raison pure*, C. Piché (dir.), Paris, Vrin, 2002, p. 67-76.

RÉSUMÉ : À l'aide d'un certain nombre d'indices, nous tentons de montrer que l'allusion faite par Kant dans le paragraphe 27 de la *CRP* à la nécessité « sentie » (*gefühl*) par le sujet connaissant à l'occasion du lien de cause à effet, vise non pas d'abord l'empirisme de Hume, mais celui de G. H. Feder. En effet, piqué au vif par la critique dirigée contre lui dans l'ouvrage de Feder *Sur l'espace et la causalité* paru au début de l'année 1787, Kant réagit à la solution présentée par ce dernier pour justifier le caractère objectif de la nécessité du lien causal. De manière analogue à ce que Kant reprochait à Crusius en 1772, il s'en prend ici à la solution boiteuse que propose Feder pour éviter les conséquences sceptiques de l'empirisme de Hume, solution qui en définitive repose sur une forme d'innéisme et d'harmonie préétablie.

MOTS-CLÉS : Kant, Feder, Hume, Crusius, causalité, sentiment, harmonie préétablie

ABSTRACT : Certain pieces of evidence allow us to show that in paragraph 27 of the *CPR* Kant's reference to the necessity that is "felt" (*gefühl*) by the knowing subject on the occasion of a causal relation is not aimed primarily at Hume's empiricism, but at G. H. Feder's. Stung by the critique directed against him in Feder's *On Space and Causality* published at the beginning of 1787, Kant reacts to the solution proposed in this book in order to justify the objectivity of the causal link. In paragraph 27 Kant argues that the flawed solution put forward by Feder to avoid the sceptic consequences of Hume's empiricism implies a certain form of innatism and of pre-established harmony, a criticism that Kant had already addressed to Crusius in 1772.

KEYWORDS: Kant, Feder, Hume, Crusius, causality, feeling, pre-established harmony

* * *

Dans ce qui suit, j'aimerais développer une thèse, qui au premier abord se présente comme une simple conjecture: les dernières lignes de l'ultime paragraphe de la Déduction transcendante dans la seconde édition de la *Critique de la raison pure* contiennent une allusion à Johann Georg Heinrich Feder, philosophe qui en remaniant la recension de Garve a dirigé la première véritable attaque contre la philosophie critique. Or, ce n'est pas cette fameuse recension que vise selon moi l'allusion voilée à Feder dans le §27 de la Déduction transcendante de 1787, mais plutôt l'ouvrage de Feder intitulé *Sur l'espace et la causalité* paru au début de la même année. Abordant à son tour le problème de la causalité, Kant évoque une conception de la nécessité reposant sur un simple sentiment, conception qu'il condamne pour les conséquences sceptiques qu'elle entraîne. Voici le passage en question.

Je ne pourrais pas dire: L'effet est lié à la cause dans l'objet (c'est-à-dire nécessairement), mais: je suis seulement ainsi constitué que je ne puis penser cette relation autrement que liée ainsi; or, c'est cela justement que le sceptique souhaite le plus; alors en effet tout ce que nous saisissons, avec la valeur objective que nous attribuons à nos jugements, n'est que pure apparence, et il ne manquerait pas de gens d'ailleurs qui ne concéderaient pas, pour leur part, cette nécessité subjective (qui doit être sentie [*geföhlt*]) (CRP, B 168).

Le §27 d'où est tiré cet extrait s'intitule, on s'en souviendra, « Résultat de cette déduction des concepts de l'entendement ». Kant commence par y exposer les deux manières d'envisager le rapport nécessaire entre expérience et concept: ou bien c'est l'expérience qui rend possible les concepts de ses objets, et c'est la thèse empiriste, ou bien ce sont les concepts qui rendent possible l'expérience, comme le veut la position défendue par la philosophie transcendantale.

Feder, qui à l'instar de bon nombre de ses collègues de l'Université de Göttingen appartient à la mouvance empiriste, devrait normalement se rattacher à la première branche de l'alternative. Mais tel n'est pas le cas puisque Feder propose dans son ouvrage *Sur l'espace et la causalité* une interprétation bien particulière de l'empirisme, si bien que lorsque Kant fera allusion à lui, ce sera à propos d'une troisième possibilité qui s'ajoute à celles déjà énoncées et qui représente une « voie mitoyenne » (*Mittelweg*), selon les mots de Kant. Il s'agit de l'idée d'une « préformation » en vertu de laquelle il y aurait une harmonie préétablie entre les lois de la pensée et le cours du monde. Cette théorie suppose l'intervention d'un *deus ex machina* qui « implante » d'entrée de jeu dans l'être pensant des lois qui s'avèrent aussi être celles qui régissent la nature de façon immanente. Elle implique aussi une certaine forme d'innéisme: la présence immédiate dans la conscience humaine des lois de l'expérience et, entre autres, du principe de causalité.

Bien sûr, le représentant par excellence de cette troisième solution est Crusius. Et dès le moment où Kant envisage sérieusement le problème de l'accord du concept avec son objet, c'est-à-dire dans la lettre programmatique à Marcus Herz du 21 février 1772, et qu'il écarte la voie mitoyenne de l'« harmonie intellectuelle préétablie », c'est Crusius qui est visé. Et c'est encore Crusius qui est cité nommément et critiqué dans une note des *Prolégomènes* relative au problème de la déduction des catégories¹. Aussi, peut-on penser que c'est Crusius qui est à nouveau visé par le passage du §27 que nous venons de lire. Mais il y a tout lieu de croire que Feder est également interpellé en ce qu'il réintroduit, à sa manière, une forme d'innéisme en philosophie, sans toutefois rompre ses attaches avec l'empirisme. Car il y parvient en ayant recours au sentiment. Aussi est-ce bien la présence du verbe sentir (*föhlen*) dans le §27 de la *Critique* qui

¹ Kant, Lettre à Marcus Herz du 21 février 1772, Ak. X, 131; *Prolégomènes*, Ak. IV, 319. Voir également *Refl.* 4866 et 4893, Ak. XVIII, 14, 21.

me porte à croire que Feder y est pris à parti. Nous aurons en effet le loisir de constater que c'est à la faveur d'une réinterprétation du rôle du « sentiment » dans la théorie humienne de la causalité que Feder croit être en mesure de sauvegarder la nécessité du lien causal et d'échapper aux conclusions sceptiques auxquelles aboutit l'empirisme de Hume. Mais l'exposé de la théorie de Feder doit être réservé pour le second volet de l'exposé. Interrogeons-nous pour l'instant sur la plausibilité même du rapprochement fait ici.

Avant même de se demander si Kant a été en mesure de consulter l'ouvrage de Feder au moment où il révisait la première édition de la *Critique*, il convient de s'interroger sur ses motivations et sur l'effet de provocation qu'a pu avoir sur lui la publication du livre de Feder sur l'espace et la causalité.

À ce propos, on retiendra trois éléments qui sont susceptibles d'avoir capté l'attention de Kant et d'avoir suscité sa réprobation. Premièrement, le fait que le sous-titre du livre de Feder, « Examen de la philosophie kantienne »², interpelle directement la philosophie de Kant, laquelle se voit à nouveau livrée à une critique en règle par Feder. Une seconde raison susceptible d'avoir poussé Kant à faire une mise au point sur le théorie de Feder, mais sans le nommer, tient au fait que Feder au §30 de son ouvrage dénonce explicitement l'« insuffisance de la déduction kantienne » et que, comble de présomption, il prétend lui-même livrer une « déduction » du concept de nécessité qui exprime la nature du lien unissant la cause et l'effet³. La réfutation de la théorie de Feder ne trouvera donc pas sa place dans la « preuve » ajoutée à la seconde édition des Analogies de l'expérience en 1787, mais dans le texte de la Déduction transcendantale lui-même. Enfin, et ceci constitue une troisième incitation à répliquer, Kant s'est vu taxer dès la recension de Göttingen d'« idéaliste » à la manière de Berkeley⁴, caractérisation que reprend Feder dans son ouvrage pour indiquer que l'idéalisme kantien ne peut conduire qu'à un égoïsme ou, pire encore, au scepticisme⁵. Le monde extérieur, dès lors que la spatialité et la temporalité se révèlent être des dimensions purement subjectives, n'est que pure apparence, un simple

² J. G. H. Feder, *Über Raum und Caussalität zur Prüfung der kantischen Philosophie*, Göttingen, Dietrich, 1787.

³ Feder, *Über Raum und Caussalität...*, p. 140 et 37.

⁴ Feder, *Über Raum und Caussalität...*, p. 118. L'association de l'idéalisme kantien avec celui de Berkeley dans la recension de Göttingen est d'ailleurs un ajout de Feder au texte de Garve. Voir à ce sujet Frederick C. Beiser, *The Fate of Reason*, Cambridge (Mass.) et Londres, Harvard University Press, 1987, p. 177; Klaus Petrus, « 'Beschriebene Dunkelheit' und 'Seichtigkeit'. Historisch-systematische Voraussetzung der Auseinandersetzung zwischen Kant und Garve im Umfeld der Göttinger Rezension », *Kant-Studien*, 85, 1994, p. 292, note 59.

⁵ Feder, *Über Raum und Caussalität...*, p. XXIX.

fantôme sans réalité. Or, au §27, Kant retourne tout bonnement l'accusation de scepticisme contre Feder. Le réaménagement par Feder du rôle du sentiment dans la théorie de la causalité n'échappe pas en dernière analyse au verdict de Hume: l'empirisme ne peut parvenir à établir qu'une nécessité subjective, sans fondement dans l'objet. Le concept de nécessité tel qu'envisagé par Feder est donc le fruit d'un malentendu; il n'a aucune réalité objective et n'est au fond que pure illusion. Lorsque dans l'extrait cité du §27 Kant donne raison au « sceptique », il réaffirme simplement par là que Hume est celui qui une fois pour toutes a porté l'empirisme à ses ultimes conséquences. C'est donc Hume qui s'avère être l'empiriste conséquent, et non Feder.

Kant a ainsi d'excellentes raisons de répondre à Feder dans la seconde édition de la *Critique*, même si le nom de Feder n'y apparaît pas explicitement. En effet, les commentateurs ont noté que Kant se montre très discret à l'endroit de ses détracteurs dans la seconde édition de la *Critique de la raison pure*, et ce conformément à une attitude qu'il décrit d'emblée dans la Préface (CRP, B XLI-XLIII). Il estime qu'il doit se tenir à l'écart des polémiques s'il veut mener à terme le système complet de la critique, ce qui ne l'empêche pas, loin s'en faut, de répondre indirectement à ses contradicteurs.

Tel est aussi l'avis exprimé par François-Xavier Chenet dans son ouvrage sur l'Esthétique transcendantale. Il considère d'ailleurs le livre de Feder sur l'espace et la causalité comme l'un des textes susceptibles d'avoir été pris en compte par Kant dans la seconde édition. À l'appui de cette hypothèse, il attire l'attention sur la date de la Préface de Feder, le 31 janvier 1787⁶. On sait que la seconde édition de la *Critique* paraîtra dans la même année, sa Préface étant datée, quant à elle, du mois d'avril 1787 (CRP, B XLIV). Dans l'intervalle, Kant a-t-il eu la possibilité de lire Feder? Voilà la question. Dans son autobiographie, Feder déclare ne pas savoir avec certitude si Kant a lu son ouvrage *Über Raum und Caussalität*, mais il ne fait pas de doute à ses yeux que la seconde édition de la *Critique* est « parue plus tard » que son propre livre⁷.

⁶ Feder, *Über Raum und Caussalität...*, p. XXX. Voir F.-X. Chenet, *L'assise de l'ontologie critique. L'Esthétique transcendantale*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1994, p. 28, note 49.

⁷ J. G. H. Feder, *Leben, Natur und Grundsätze*, Leipzig, Schwickert, 1825, p. 120. Il faut souligner à cet égard que la toute première recension de l'ouvrage de Feder est parue dans l'édition du 8 mars des *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*. Évidemment, le fait que ce compte-rendu anonyme paraisse à Göttingen n'exclut pas, bien au contraire, qu'il ait été rédigé sur la base des épreuves du livre. On peut raisonnablement penser que l'ouvrage et la recension sont sorties des presses simultanément. Le texte de cette recension est reproduit dans *Rezensionen zur Kantischen Philosophie 1781-1787*, A. Landau (dir.), Bebra-Asmushausen, éd. Landau, 1990, p. 509-512.

La consultation de la correspondance de Kant des années 1787 et 1788 ne fournit malheureusement aucun détail précis sur le rapport de Kant à cet ouvrage, seulement quelques allusions à Feder, que Kant situe clairement dans la veine empiriste⁸. Il faut donc examiner la correspondance des tiers. Je songe en particulier à la lettre de l'ancien élève de Kant, Christian Jacob Kraus, à cet autre Kantien qu'est Christian Gottlieb Schütz en date du 22 juillet 1787. Ce document m'apparaît fournir la preuve la plus évidente que Kant a bel et bien pris en compte l'ouvrage de Feder dans la seconde édition.

Notre excellent Kant, en compagnie de qui j'ai eu à nouveau le bonheur de passer quelques heures la semaine dernière, se porte si bien que je n'ai pu que sincèrement m'en réjouir... La seconde édition de sa *Critique* est pour moi tout à fait bienvenue, car il y a éclairci les points sur lesquels précisément je désirais avoir encore des lumières. Il n'a pas oublié non plus l'écrit de Feder sur l'espace et la causalité. Dommage que [la seconde édition de la *Critique*] ne soit pas parue plus tôt...⁹

Ce témoignage de la part d'un confident de Kant confirme hors de tout doute que Kant a consulté l'ouvrage de Feder au moment de parachever la nouvelle version de la *Critique*.

Il y a tout lieu de penser que Kant a dû être agacé, voire piqué au vif, par cette seconde charge de la part de Feder contre le criticisme. Au point qu'il jugera nécessaire de revenir sur la prise de position de Feder dans la *Critique de la raison pratique*, toujours sans mentionner le nom de Feder. Mais un lecteur aussi averti que L. W. Beck ne s'y est pas trompé¹⁰: la Préface de la seconde *Critique*, à la rédaction de laquelle Kant s'est attaqué immédiatement après avoir terminé les révisions de la première, et dont le manuscrit était déjà très avancé à l'été 1787, contient une réaction sévère aux thèses de l'empirisme « universel » de Feder. Kant y répète, et avec plus de force encore, que cette forme d'empirisme n'est rien d'autre qu'un « pur scepticisme », et que la « nécessité », dans la mesure où elle est simplement « sentie » (*gefühl*) et non pensée, ne peut dépasser le niveau d'une nécessité « subjective », sans validité pour l'objet de l'expérience¹¹. Comme on peut le constater, la terminologie est ici la même qu'au

⁸ Kant, Lettre à Schütz du 25 juin 1787, *Ak.* X, p. 490. Voir Kurt Röttgers, « J. G. H. Feder – Beitrag zu einer Verhinderungsgeschichte eines deutschen Empirismus », *Kant-Studien*, 75, 1984, p. 420-441.

⁹ Lettre de Chr. J. Kraus à Chr. G. Schütz du 22 juillet 1787, dans *Immanuel Kant in Rede und Gespräch*, R. Malter (dir.), Hambourg, Meiner, 1990, p. 325.

¹⁰ Lewis White Beck, *Early German Philosophy. Kant and his Predecessors*, Bristol, Thoemmes Press, 1996, p. 366. Voir également Karl Vorländer dans l'introduction de son édition de la *Kritik der praktischen Vernunft*, Hambourg, Meiner, 1974, p. XVII.

¹¹ Kant, *CRPr*, *Ak.* V, 13-14; trad. fr. L. Ferry et H. Wismann, p. 621: « (...l'empirisme se fonde sur une nécessité *sentie* [*gefühlten*], le rationalisme sur une nécessité *comprise* [*eingesehenen*].) Ainsi l'empirisme universel se révèle comme le véritable *scepticisme*, que l'on a eu tort

paragraphe 27.

Il est permis de conclure que Kant, dès la parution de la recension dite de Garve-Feder, était très sérieusement préoccupé par les objections de l'école empiriste, et notamment par le fait que l'empirisme universel, à la manière de Feder, interdit d'entrée de jeu toute connaissance *a priori* et réduit à néant l'argument déployé dans la Déduction transcendantale des concepts de l'entendement. D'ailleurs, la configuration de la nouvelle édition de la *Critique de la raison pure* laisse apparaître certains éléments d'une stratégie délibérée visant tout à la fois à exposer et à invalider les thèses empiristes. D'abord, il y a l'insertion, dans le chapitre sur les Postulats de la pensée empirique, du célèbre passage sur la « Réfutation de l'idéalisme ». En second lieu, on peut considérer comme symptomatique le fait que Kant, juste avant d'introduire la nouvelle version de la déduction au §15, juge à propos de supprimer un alinéa de la première édition consacré aux les « facultés de l'âme » pour le remplacer par un exposé de la « déduction empirique » de Locke et de Hume. L'empirisme, dans la seconde édition, incarne ainsi l'exemple à ne pas suivre, si l'on veut préserver la possibilité d'appliquer une connaissance *a priori* à l'expérience. Évidemment, l'empirisme constitue sous certains rapports un modèle puisque Locke, contrairement par exemple à l'école rationaliste, s'interroge explicitement sur l'engendrement des concepts à l'aide, en l'espèce, d'une physiologie de l'entendement. Mais, si l'on considère le tour concret qu'il prend, ce modèle ne doit pas être suivi car, comme Hume l'a bien vu, il entraîne la faillite de toute connaissance nécessaire et universelle dans l'expérience, quelles que soient les modifications qu'on fasse subir aux thèses empiristes en vue de sauvegarder, à la manière de Feder, le concept de nécessité. Ainsi, le §27 qui joue le rôle de conclusion fait écho à l'entrée en matière du §14 : même dans la variante de Feder, l'échec de la tentative de fonder la nécessité sur un sentiment rend encore une fois manifestes les conséquences sceptiques de toute cette approche. C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

Bien que Frederick Beiser dans son ouvrage sur la période allant de Kant à Fichte classe Feder parmi les « lockéens », il faut dire que la théorie de la nécessité défendue par Feder est plus redevable à Hume qu'à Locke¹². En effet, c'est Hume qui fournit à Feder les prémisses et la terminologie qui vont lui permettre d'accorder au principe de causalité cette nécessité et cette universalité que précisément Hume se refuse à lui reconnaître. Il y a donc lieu d'examiner comment Feder renverse le diagnostic de Hume en regard de l'idée (*idea*) de nécessité. Un bref rappel de la théorie exposée par Hume dans la section VII de son *Enquête sur l'entendement*

d'attribuer à *Hume* dans un sens aussi général, puisque celui-ci laissait subsister, en l'espèce de la mathématique, au moins une pierre de touche infaillible de l'expérience, tandis que celui-là n'en admet absolument aucune... » (Les italiques sont de Kant).

¹² Voir Feder sur Hume dans *Über Raum und Caussalität...*, p. 35, 139, 146, 162.

humain peut ici s'avérer utile.

Comme on le sait, Hume s'interroge sur la valeur du lien de causalité que nous établissons entre des représentations qui se succèdent. Il faut bien que cette « connexion » entre les phénomènes soit représentée dans notre esprit par une idée. Toutefois, l'idée d'un lien causal ne peut émaner des phénomènes eux-mêmes puisque nous n'avons pas accès aux forces cachées qui régissent leur enchaînement. Or si l'idée ne peut provenir du monde extérieur, elle doit trouver son origine dans le sujet connaissant lui-même. Hume en déduit que cette « impression » qui nous incite à relier un événement B (effet) à un événement A (cause) n'est rien d'autre qu'un « sentiment » (*feeling*) éprouvé par le sujet.

Faisant preuve d'une saine attitude philosophique, Hume poursuit le questionnement en s'enquérant de la provenance de ce sentiment, pour découvrir qu'il procède du travail de l'imagination, laquelle, suite à l'observation de nombreux enchaînements concordants de phénomènes semblables, développe une certaine forme de contrainte obligeant l'esprit à anticiper un événement B lorsque l'événement A se présente. À l'évidence, cette contrainte ne traduit pas pour Hume une nécessité métaphysique, elle n'est que le produit d'une habitude psychologique acquise graduellement par le sujet et ne peut aucunement, en raison de sa contingence foncière, avoir une valeur universelle. Le soi-disant lien de causalité n'est tout au plus qu'une « connexion coutumière », dira Hume, et non une connexion nécessaire. L'empirisme bien compris ne peut donc d'aucune façon faire droit aux concepts de nécessité et d'universalité strictes et, dans ces conditions, Hume a raison de déclarer impossible la connaissance *a priori* de ce lien causal.

L'attitude de Feder sera toute différente. Se référant au thème du « sentiment », emprunté à Hume, il affirme que cette sensation (*Empfindung*) ou ce sentiment (*Gefühl*) ne traduit pas qu'une habitude contingente, mais une « nécessité » au sens plein du terme. La contrainte qui s'exprime dans le sentiment n'est donc pas ici une compulsion qui serait le fait d'un sujet particulier, elle traduit au contraire une nécessité objective. L'explication contenue dans *Sur l'espace et la causalité...* prend la forme suivante:

Nous ressentons la nécessité, aussi longtemps que nous ressentons que nous ne pouvons pas faire une chose; et ceci est en vérité très souvent le cas. Car est nécessaire ce dont le contraire ne peut pas être. Ce que nous ne pouvons changer, nous devons le laisser tel; et ce que nous ne pouvons éviter, nous devons le faire.

Ceci est la nécessité subjective, me rétorquera-t-on; alors que la question concerne la nécessité objective – Patience, nous y arrivons ! Quand nous ne pouvons jamais et d'aucune manière changer cet état, éliminer cette nécessité et quand nous ne pouvons montrer et faire comprendre comment elle pourrait être absente: comment voulons-nous dès lors nommer [cette nécessité]? Encore une nécessité conditionnée, une nécessité contingente ? Cela serait contradictoire, ou à tout le moins sans fondement¹³.

¹³ Feder. *Über Raum und Causalität...*, p. 35-36.

On le voit, si chez Hume le sentiment de contrainte se veut le témoin d'une liaison contingente issue du travail de l'imagination, le même sentiment exprime chez Feder non plus une simple habitude, mais une nécessité objective. Et le scepticisme se trouve par là écarté.

Mais la question qui se pose alors est la suivante: d'où Feder tient-il cette nécessité, qui n'est pas d'abord d'ordre conceptuel, mais sensuel. Dans la déduction du lien causal nécessaire que nous propose Feder, assistons-nous à une recherche de l'origine qui dépasse la simple référence à un sentiment immédiat et opaque? Il semble que tel ne soit pas le cas et c'est ce que le Kantien Johann Schultz reprochera à cette déduction, qui est à tout prendre moins éclairante que celle de Hume: elle conclut un peu rapidement la recherche des « sources » du sentiment de nécessité¹⁴. Feder se contente en fait d'affirmer que cette nécessité (quoique non discursive!) est inscrite dans l'entendement humain. La loi de la causalité est en vérité pour lui un dérivé du principe de raison qui est la « loi fondamentale de l'entendement humain ». Incapable de faire accéder le principe de causalité à un niveau *a priori*, il se voit contraint d'affirmer que nous avons affaire à une « propriété permanente [*unveränderlich*] » de l'esprit humain, à une « disposition permanente de [notre] nature »¹⁵. Cette déduction, on le conçoit sans peine, fait long feu et ne peut être de nature à impressionner Kant. Elle comporte des défauts que Kant avait déjà perçus et dénoncés dans d'autres écoles, notamment dans le rationalisme. En voici deux exemples.

D'abord, pour qu'une telle conception de la nécessité puisse avoir un minimum de plausibilité, il faut qu'elle réédite implicitement une forme d'innéisme, du genre de celui que Feder reproche par ailleurs à Kant d'adopter à l'endroit des catégories. On sait que Kant pour sa part s'est toujours défendu de soutenir une conception innéiste stricte des catégories¹⁶. Or, voilà que Feder, en proclamant le caractère non changeant de la nature humaine eu égard au principe de raison et à la nécessité – logique et matérielle – qu'il implique, renoue de façon subreptice avec la thèse de la préformation. En ceci, sa solution ne se distingue guère des « dispositions de pensée implantées » dans l'esprit par le créateur selon Crusius¹⁷.

¹⁴ Johann Schultz, *Prüfung der Kantischen Kritik der reinen Vernunft I*, Königsberg, Hartung, 1789, p. 19.

¹⁵ Feder, *Über Raum und Causalität...*, p. 167, 155.

¹⁶ Feder, *Über Raum und Causalität...*, p. 17. Voir à ce sujet l'exposé on ne peut plus exhaustif de Michael Oberhausen, *Das neue Apriori. Kants Lehre von einer 'ursprünglichen Erwerbung' apriorischer Vorstellungen*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1997.

¹⁷ Sur les nuances à apporter à propos de la question de l'innéisme chez Crusius, on pourra se reporter à l'introduction de Giorgio Tonelli au Tome I des *Philosophische Hauptwerke* de C. A. Crusius, Hildesheim, Olms, 1969, p. VII-LXV .

Il s'ensuit, en second lieu, une autre conséquence, dont Feder a peine à prendre toute la mesure, à savoir l'appel à l'harmonie préétablie entre la conscience empirique et le monde extérieur. Il va sans dire que Feder opère ici sur des bases entièrement empiristes, si bien que sa théorie n'a pas de prétentions métaphysiques. Elle se situe plutôt au plan anthropologique: d'une part, la nature extérieure se manifeste au sujet par le sens externe et, de l'autre, la nécessité se signale à lui dans le sens interne par le sentiment. Il n'empêche qu'à ce niveau Feder est contraint de prendre en considération les conditions de possibilité d'une coïncidence entre la nécessité ressentie par le sujet connaissant dans son for intérieur et le monde extérieur. Malgré les réticences – bien compréhensibles – de Feder à adopter le vocabulaire de l'harmonie préétablie, il est tout de même amené malgré lui à prendre acte du problème de l'adéquation entre la nécessité interne (subjective) et la nécessité externe (objective). L'extrait suivant est présenté par Feder comme l'énoncé de la maxime du bon usage de l'entendement. Or une lecture attentive de cette formulation confirme à tout le moins la présence d'un problème: « Dans ta pensée et dans ton jugement, rapporte-toi à ce qu'il y a de foncièrement invariable [*festgegründeten Unveränderlichen*] dans tes perceptions internes et externes... »¹⁸ Le parallélisme entre la nécessité et la constance du monde extérieur et du monde intérieur affleure ici à la surface. Après avoir insisté sur le caractère constitutif pour l'entendement du principe de causalité, voilà que Feder évoque au passage la thèse complémentaire: l'invariance et la constance de l'enchaînement des phénomènes extérieurs, rééditant de cette manière la théorie de l'harmonie préétablie.

Si Kant s'est très tôt opposé à la thèse de l'harmonie intellectuelle préétablie de Crusius, c'est qu'elle est le fait d'une raison paresseuse qui – contrairement à ce que l'on voit chez Locke – renonce à penser le rapport du concept à l'objet¹⁹. Or, tel est en l'occurrence le thème, mais aussi le défi, de la déduction transcendantale. Il ne faut donc pas se surprendre de voir Kant en 1783 s'en prendre à Crusius dans la note déjà évoquée des *Prolégomènes*. Il reviendra du reste sur cet enjeu capital dans les *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature* de 1786. Il y réagit au compte-rendu d'un ouvrage d'Ulrich paru en 1785, dans lequel le recenseur se demande ingénument si la façon dont il faut se représenter le lien du concept à l'objet dans le kantisme n'est pas en définitive l'harmonie préétablie. On comprendra pourquoi Kant réplique

¹⁸ Feder, *Über Raum und Causalität...*, p. 169.

¹⁹ Les réticences de Kant à attribuer à Leibniz la thèse de l'harmonie préétablie entre l'âme et le corps, entre l'esprit et la matière, ne datent pas de la polémique avec Eberhard et n'ont pas pour cette raison une motivation uniquement stratégique. Dans sa lettre à Marcus Herz du 26 mai 1789, Kant confie en effet à son correspondant qu'il croit sincèrement que l'harmonie pour Leibniz se situe entre l'entendement et la sensibilité: Ak. XI, 52.

vivement et immédiatement à cette allégation, même si l'endroit choisi – une note de la préface à un ouvrage sur la science de la nature – ne s'y prête guère. Il faut y voir un signe de l'urgence de la situation. La thèse de l'harmonie préétablie représente un contresens formidable en regard de la déduction transcendantale et Kant n'a de cesse d'y opposer avec la dernière énergie une fin de non-recevoir²⁰.

Ce qui vaut également, comme on l'a vu, pour Feder. Ce dernier a beau exploiter l'assise anthropologique de sa théorie en faisant appel en dernier ressort au consensus de tous les êtres humains en regard du sentiment de nécessité, cet accord ne peut garantir à lui seul le caractère objectif de la nécessité²¹. La cloison entre la communauté des êtres pensants et les processus du monde extérieur demeure en effet résolument étanche, en sorte que jamais la nécessité subjective, même lorsqu'elle est ressentie par tout un chacun, ne peut être réputée valoir *ipso facto* pour la nature extérieure. Il n'y a aucun moyen de prouver que cette nécessité trouve sa contrepartie dans l'objet.

De ce qui précède, il faut retenir que la réaction empiriste à la *Critique de la raison pure* a eu un impact certain sur Kant. C'est ce qui l'a en outre poussé à marquer ses distances envers les inconséquences de Locke, le scepticisme de Hume et, comme nous venons de le voir, l'ultime tentative de Feder. Dans ce dernier cas, Kant insiste sur la supériorité d'une claire vision intellectuelle (*einsehen*) des choses sur l'immédiateté aveugle du sentiment. Et cette prise de conscience l'a sans doute aidé à façonner la seconde version de la déduction des concepts de l'entendement. Ainsi, on note que Kant a réaménagé la déduction subjective de la première édition, encore trop « psychologique » par son insistance sur le rôle de l'imagination dans les synthèses d'appréhension et de reproduction. La seconde version du texte se place en revanche clairement sous le signe du concept et de l'entendement, seuls en mesure de garantir

²⁰ Kant, *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature*, Ak. IV, 476. Le texte de la recension du livre d'Ulrich intitulé *Institutiones Logicae et Metaphysicae* est reproduit dans A. Landau, *Rezensionen zur Kantischen Philosophie*, p. 243-248. Voir à ce sujet Hans-Ulrich Baumgarten, « Kant und das Problem einer prästabilierten Harmonie », *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 51, 1997, p. 411-426; Wolfgang Viertel, *Kant und das Problem der prästabilierten Harmonie*, Francfort sur le Main, R. G. Fischer, 1995.

²¹ Sur l'importance qu'a pu avoir chez Feder la théorie du sens commun de Thomas Reid, voir Reinhard Brandt, « Feder und Kant », *Kant-Studien*, 80, 1989, p. 260-261. Kant, *CRPr*, Ak. V, 13; trad. fr. p. 620: « Je ne rappellerai même pas ici que ce n'est pas l'universalité de l'assentiment qui prouve la valeur objective d'un jugement (c'est-à-dire sa valeur en tant que connaissance), que, quand bien même cette universalité se réaliserait par hasard, elle ne saurait encore constituer une preuve de l'accord avec l'objet, et que c'est au contraire la valeur objective seule qui fonde un consentement universel nécessaire. »

l'objectivité. C'est pourquoi il est affirmé d'emblée au §15 que désormais tout acte de liaison du divers, fût-il sensible, voire empirique, se place sous l'égide de l'entendement et non plus de l'imagination. Toute synthèse est désormais déclarée être une *Verstandeshandlung* (CRP, B 130). L'entendement n'est donc pas le depositaire impassible de principes innés, comme c'est le cas chez Feder. Au contraire, le concept pur de l'entendement est essentiellement saisi comme fonction, la fonction d'unification du divers. Et c'est parce qu'il est constitutif de l'objet lui-même que l'objectivité du lien causal peut être assurée. Aussi n'est-ce peut-être pas un hasard si la fameuse métaphore de la Révolution copernicienne est un ajout de la seconde édition. Elle ne modifie sans doute en rien l'esprit de la première édition, mais elle en illustre désormais tout l'enjeu.